

TÊTE À TÊTE

**Beatrice
Tanaka : on
l'écouterait
à n'en plus
finir**

Beatrice Tanaka aime les coqs à l'âne. Ce n'est pas étonnant : elle a trop de choses à raconter. Comme toutes les personnes à la vie inépuisable, à l'énergie sans bornes, elle prétend n'avoir pas de mémoire, et les anecdotes suivent, colorées, émouvantes, violentes. Beatrice Tanaka, un peu sèche, un peu carnassière, a des trésors d'émotion au fond de la voix et de la mémoire : on l'écouterait à n'en plus finir.

Elle est née en 1932 dans une ville moldave très mal placée, qui a appartenu à l'Empire austro-hongrois, puis à la Roumanie, qui a été occupée par les Allemands, et russe aujourd'hui.

« Alors j'ai appris très tôt qu'il y a une différence entre ce qu'on dit et ce qu'on fait, le discours et la réalité. Cela m'a évité bien des crève-cœur, en 1956, par exemple, ou en août 1968... »

Elle avait un copain de Leningrad, Sachenka. Il avait décidé de lui apprendre le russe, le traîneau et l'école buissonnière. Un succès pédagogique total, mais de courte durée : les Allemands arrivent l'année d'après, et en trois semaines Beatrice est obligée d'oublier le russe. Le traîneau suivra dans l'oubli pendant le ghetto...

L'appel de l'école buissonnière restera.

Il est d'ailleurs grand temps de partir.

« Mes parents avaient essayé de mettre leur fille unique sur le Biria ou le Strouma, l'un de ces bateaux que les Juifs avaient réussi à fréter. Cela n'avait pas marché. Et les bateaux, refoulés de port en port par toutes les autorités, ont fini par couler. Plus tard, en 1944, on est parti sur un autre de ces rafiots, vers la Turquie, puis la Palestine ; on était un peu la mauvaise conscience des Anglais... C'est en partie à cause de ce « Milka » que j'ai quitté les Amitiés franco-vietnamiennes au moment des Boat-People. »

Beatrice Tanaka a le sens des raccourcis.

Elle rit avec un rire de gorge. *« Si vous voulez que je vous raconte ma vie, il y en a pour plusieurs jours et plusieurs nuits. »*

1944. Une fillette qui en a trop vu débarque dans une école extraordinaire, genre Summerhill moins Freud, plus Einstein (qui lui a légué quelques-uns de ses instruments). Elle y vit deux ans, et découvre, pour ne plus l'oublier, qu'il y a d'autres manières d'apprendre, de chercher à connaître les autres et le monde que celles qu'on a l'habitude d'utiliser dans les écoles, encore aujourd'hui.

« Mon père rêvait du Brésil, de cigares, d'avions, et de café dans les grands verres. Il les a eus. Mais il fallut quitter l'école de rêve. »

Changement de décor : l'Italie du « Voleur de bicyclette ». Une gamine se passionne pour l'histoire de l'art. Son obsession : aller à Florence. Les trains sont si bondés qu'il faut y entrer de force par les fenêtres. Elle est têtue comme... Elle jure à son père qu'elle ne viendra pas au Brésil avant d'avoir visité Florence, d'avoir vu les Offices, Pitti, le Duomo. Sa mère l'y emmène.

Le jour où elles s'en vont à Florence, il fait froid. Il pleut. Tout est fermé, tout est en reconstruction. Mais les ouvriers hâves et trempés chantent en triant les mosaïques que les bombardements ont fait tomber du Baptistère...

« Et voilà comment on tombe amoureuse d'un pays : en Toscane, je me sens chez moi. Pour toujours. »

« Il y aura beaucoup de pays à aimer. Et d'abord, le Brésil, ses fêtes, sa joie et sa tristesse ; à travers elles, la rencontre indirecte avec l'Afrique, l'univers des contes vécus, et l'envie de toujours aller ailleurs, plus loin. »

Il y a un rapport mystérieux entre les livres pour enfants et le théâtre. Helme Heine en parlait dans ces colonnes.

Maurice Sendak est fasciné et obsédé de décors et d'opéra.

Et combien d'autres...

Dont Beatrice. Aspirante-comédienne au Brésil (« très mauvaise à mon avis ! »), elle continue par des études de scénographie en France. Et, parallèlement (« parce que le théâtre nourrit peu son homme et encore moins sa femme »), elle fait du dessin publicitaire chez Paul Colin, qui répète : « Ce n'est pas que vous êtes bien : c'est que les autres sont pires ».

Tellement « pires » qu'elle quitte la publicité pour l'illustration et les activités manuelles dans une revue pour enfants ; parce qu'« à force de vouloir vendre des choses, on finit presque par se vendre soi-même ».

Le théâtre encore. L'Université du Théâtre des Nations, ouverture sur les cultures non-européennes, son directeur de cours marocain qui pousse les stagiaires à oser, à se dépasser, disant que « la pire censure, c'est l'autocensure », ... les pièces du puzzle — fête, conte, masque, mythe, jeu, vie — commencent à se rassembler.

Pendant des années, elle dit « mise en scène » au lieu de mise en page. Avoir tant vu et tant vécu, avoir rencontré tant de gens et pris part, ne serait-ce qu'en tant que figurante, à tant de drames, enrichit mais inhibe aussi. Beatrice Tanaka n'affronte le monde de l'édition que poussée par les bombes qui s'abattent sur le Viet Nam, au nom de



Beatrice Tanaka.

TÊTE À TÊTE

*« La pire
censure,
c'est
l'autocensure. »*

l'enfant qui s'était promis d'éviter des bombardements. La chanceuse (« la rescapée », dirait-elle plutôt) n'aime pas parler en son nom : le plus souvent, elle préfère être la passeuse d'histoires qui risqueraient de se perdre, la diseuse de contes qui lient les cultures les unes aux autres, puisque la première version écrite de *Cendrillon* est chinoise (par exemple...)

C'est Jorge Amado qui l'a encouragée à écrire, en affirmant qu'il n'y a pas de livres « pour enfants », mais des livres « pour adultes » et puis des livres pour « tout public, enfants inclus » ; seulement ces derniers demandent une certaine grâce, plus état que mouvement de style...
« D'ailleurs, quand devient-on adulte ? »

A Bali, par exemple, pour tous les spectacles, on voit tous les gens se rassembler. Les gosses se mettent devant, par ordre de taille. Naturellement...

« Peut-être l'une des choses qui me lient le plus profondément à la culture balinaise, c'est que le mot « enfant » n'existe pas. On est un « petit être humain », responsable et créateur à sa propre échelle, respecté pour la confiance, l'activité, et la curiosité non encore entamées qui le rendent proche du monde des esprits... »

A travers le conte, Beatrice nourrit son propos, son éthique, son goût d'un mieux vivre entre êtres humains. Ici et là, elle puise de la beauté et de la morale. Du mystère aussi. Ou de la sagesse. Les contes qu'elle arrache au danger de l'oubli pour s'en faire « le passeur » apprennent à connaître les particularités de chacun, chaque culture, chaque région, à leur donner parfum et saveur. La différence et l'unité profonde.

« Ce qui me passionne dans certains contes anciens ou lointains, c'est qu'ils parlent de nos préoccupations d'aujourd'hui. Ainsi la « Montagne aux trois questions » pose la question de la relation entre notre bonheur personnel et celui des autres, la question de la laideur... »

Des questions, elle continue à en poser. La vie lui paraît un livre à l'alphabet inconnu, multiple autant qu'il y a de lecteurs possibles, et peut-être n'est-on là que pour le déchiffrer. Pour œuvrer.

Ouvrer : autre chose que travailler, trimer...

Au plus cynique des désabusés, elle arracherait un sourire à la vie. (Nom oblige : Beatrice, c'est « porteuse de bonheur » ; Tanaka, d'origine japonaise et choisi en mariage, signifie « dans la rizière », et sonne comme les trois coups, au théâtre... Tout un programme.)

Geneviève Brisac

Beatrice Tanaka :
*Bouffe, bœuf
 et bang !*
 un album militant
 paru chez
 Vif-Argent.



BIBLIOGRAPHIE

A la Farandole : *Le trésor de l'homme* (1971), *La fille du grand serpent* (1973), *Maya ou la 53^e semaine de l'année* (1975), *La montagne aux trois questions* (1976), *Le crapaud et la pluie* (1978), *Le tonneau enchanté* (1982), *Ytch et les choumoudoux* (1982), *Savitri la vaillante* (1984), *Contes en F* (1985).

Chez Vif-Argent : *Kantjil et la guerre des tigres* (1984), *Bouffe bœuf et bang* (1985).

D'autres textes à l'Ecole des loisirs, la Noria, Bayard Presse. Des illustrations pour des textes d'Andrée Clair, Boubou Hama, André Laude, Rolande Causse, Leny Werneck, Paul Jammes, Nunes Pereira, Monique Bermond, Bernard Dadié. Et des traductions : *Taro du dragon* (Magnard), *Le sage Bahira* (la Farandole).